

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS
48, Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Pendant que la mode abandonne la peluche pour les tentures et les rideaux, les couturières la remettent en grande vogue pour nos costumes. Ce chassé-croisé n'a rien qui nous surprenne, et, cependant, la peluche, avec ses beaux reflets, nous semble bien mieux faite pour l'ameublement que pour nos toilettes, vu le désagrément qu'elle a de miroiter et aussi celui de s'abîmer fort vite. Mais la mode, cette grande capricieuse, est-elle jamais logique?

De belles robes d'intérieur, des déshabillés élégants, des manteaux; voilà les modèles qui se font en peluche. Peu de garnitures: aux robes de la dentelle et des revers en satin; aux déshabillés des flots de tulle brodé; aux manteaux des passementeries en chenille avec des boules-grelots volumineuses et rapprochées, faites sur un modèle s'appliquant à la forme donnée. Toutefois le grand col à dents aiguës paraît convenir à toutes les formes, puisque nous le voyons aussi bien sur la visite courte que sur le long pardessus.

L'étrange succès de la vilaine perle-plomb est dépassé par celui des perles en bois; perles grossièrement travaillées, pareilles à celles de nos chapelets communs. Aussi, les a-t-on nommées, perles-chapelet. On en met partout: aux costumes, aux pardessus, aux jaquettes; lorsqu'elles garnissent un costume de bure

aux couleurs cénotiques, les femmes semblent des pèlerines en voyage.

Nous avons vu, 17, rue Duphot, chez madame Peltier-Vidal, un très remarquable trousseau de robes commandé pour certain mariage dont on s'occupe fort dans la haute société parisienne. Que de belles choses! Choisissons parmi toutes ces élégances. Le velours, le satin, la peluche, le pékin, toutes les grandes nouveautés étalent leurs plis soyeux et souples, c'est magnifique.

Une belle robe à traine est en peluche rubis; la traine carrée, montée par des plis sur une tournure accentuée, est dépassée par un tuyauté de satin rubis, ombragé d'une dentelle crème. Le corsage ouvrant sur un fichu croisé en dentelle coquillée, se ferme par des vieux boutons en strass.

Costume en pékin violet rose tirant sur l'héliotrope, large rayure moirée et rayure brochée en velours de ton clair. Jupe unie et tunique en faille appliquée d'une rayure, la tunique relevée derrière sur la tournure par un magnifique nœud en moire à longs pans; les côtés descendent en pointe. Corsage en faille à postillon, avec un plastron moiré prenant de la poitrine et fermant de côté.

Nous avons encore remarqué un costume en velours marine et dentelle noire, un autre en satin castor naturel, tout à fait charmant avec sa garniture de fourrure. Tout en admirant ces grandes élégances,



Robe de grand deuil garnie de crêpe anglais, des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

tout en rendant justice au goût qui a trouvé ces harmonieuses combinaisons d'étoffes, ces façons nouvelles, ces garnitures originales et comme il faut, nous donnons nos préférences aux costumes courants en lainage, qui nous ont paru l'expression du goût parisien dans ce qu'il a de plus charmant. C'est que le costume journalier, celui avec lequel on peut, au besoin, faire une visite, n'est bien exécuté et bien compris que par les très bonnes couturières. C'est le plus difficile à combiner; car il le faut élégant, sans viser à l'effet, simple sans affectation de simplicité. Madame Pelletier-Vidal a trouvé la note juste qu'il convient de donner à ce genre, dans les costumes suivants : L'un est un costume en lainage loutre, un tissu astrakan, avec une chemisette russe en surah mastic; un autre en tissu natté avec des rayures peluche grenat et loutre clair, une tunique avec un revers fixé par des boutons et une petite veste à bouffant grenat, tous deux d'une grâce tout à fait séduisante.

Avec la peluche reviennent à la mode toutes les fantaisies qui en dérivent : peluche-sillon, peluche bouclée, peluche escalier, etc., etc. Elles s'emploient en garniture et parfois en bas de jupe; le haut, caché par des draperies ou par la jupe droite, se fait en taffetas. Ce bas de jupe s'applique aussi sur la jupe de dessous si on le préfère. En passant et sans y attacher grande importance, disons que l'on porte le matin, le col et le poignet en toile ou batiste blanche, imprimée en couleur; on le fait même avec un plastron sur lequel s'entrouve l'encolure du corsage; la cravate est en batiste unie blanche ou de la couleur du dessin, le poignet aux pointes abattues, ou les bords écartés reliés par une chaînette en or maintenant des pavés en or.

CORALIE L.

MAISON SPÉCIALE DE DEUIL
A la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Nous ne donnerons aujourd'hui que des renseignements sur les étoffes de deuil, nous réservant de parler dans notre prochain Courrier de modes des costumes et des accessoires du deuil en général. Les étoffes de grand deuil, après le classique cachemire des Indes sont : le mérinos frisé, le satin de laine frisé et quelques tissus mats qui reçoivent en garniture du crêpe anglais. Les lainages pour demi-deuil sont aussi nouveaux que bons, leur élégance

permet même de les porter sans être en deuil, malgré leur aspect un peu sévère. Ils se nomment : cheviotte armure, rayure Scabieuse, Batavia syrien, moire rayée, Caraïbe, Cordoue, mosaïque, quadrillé astrakan, etc., etc. Comme vous le voyez, le choix est grand; toutes ces étoffes sont d'une qualité supérieure. Nommons encore : la diagonale-fourrure, la rayure astrakan.

Pour le demi-deuil ces tissus se font gris, prune et scabieuse mélangés gris et prune, scabieuse et gris. Les fantaisies pour deuil sont bien jolies, d'un goût parisien charmant et d'une fabrication parfaite. Ce sont : la dentelle rayée, matelassée, la rayure, le pékin bouclé, Ecossais bouclé, vigogne velours. La cheviotte mosaïque s'emploie pour vêtement. Les manteaux ont aussi leurs tissus spéciaux fort beaux; les uns unis, les autres façonnés de bien des manières : caniche, thouareg, sanglier, hérisson, cote de maille, angora, Arabi croisé, armure Chambord, satin soleil, diamanté, tels sont les noms. Il nous reste à dire que la Scabieuse est une maison de confiance à laquelle on peut s'adresser en toute sécurité et que nous ne croyons pas que l'on puisse trouver ailleurs, nous ne dirons pas mieux, mais aussi bien.

..

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES — ELIXIR DENTIFRICE VIVIFIQUE

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur,
chez M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers.

Ces cosmétiques sont d'une excellente hygiène pour conserver les cheveux et les dents. En faisant usage couramment de la pommade et de l'eau vivifiques, on se préservera d'une foule de petites maladies du cuir chevelu, démangeaisons, pellicules, qui sont la cause de la perte des cheveux; de plus, ils les entretiendront dans un état parfait, brillants et souples, et les empêcheront de blanchir prématurément. Si les cheveux tombent à la suite d'une maladie ou que leur perte soit causée par les pellicules, il faut faire une application de pommade tous les soirs, en frottant légèrement du bout du doigt, imprégné de pommade, la racine des cheveux, et trois fois par semaine une lotion avec une brosse douce trempée dans l'eau vivifique. Non seulement les cheveux cesseront de tomber, mais ils repousseront abondamment même aux places dégarnies, et ceux blanchis prématurément reprendront leur couleur primitive. Nous affirmons, en connaissance de cause, que l'on obtient les meilleurs résultats en se servant exclusivement des produits que nous recommandons. Quant à l'Elixir dentifrice, son usage entretient les dents blanches et saines, arrête la carie, raffermi les gencives et laisse dans la bouche une impression de fraîcheur très agréable. C'est le meilleur dentifrice dont nous ayons jamais fait usage.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135)

Robe de grand deuil. — Sous-jupe en taffetas; le devant couvert par un tablier plissé en quille et garni d'une haute bande de crêpe. Une traîne carrée, bordée d'une bande de crêpe anglais, reçoit, dans le haut, un poul en crêpe anglais, sur lequel s'appuie le revers d'une draperie qui part de la pointe du corsage en formant un petit panier. Cet arrangement fait fuir la draperie de côté. Corsage à pointe. Une bande de crêpe en plastron, un col droit, un parement à la manche ronde.

Costume en tissu rayé et uni gris souris, garni de

galon, avec perles en bois. — Jupe en tissu rayé coupée, en panneaux, par des quilles plissées en éventail et en étoffe unie. La tunique unie est relevée, devant, en façon de gros bouillon; derrière, elle forme un poul peu chiffonné. Corsage à basque avec une très petite pièce de poitrine en velours; l'échancrure enveloppée par un galon en perles en bois dont l'extrémité fait patte. Ce galon suit le bord du corsage et celui de la basque. Le parement de la manche cerné au bord supérieur d'un galon brodé, est fait de galon et de bandes en velours posés verticalement.



4542

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{me} VIDAL 104, r. de Richelieu. Modes de M^{me} BOUCHERIE 16, r. du Vieux Colombier.

Ceinture Rigente et Corsets Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS 12, r. Aubert.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4542

Costume en faille française et velours capucine foncé.

Jupe en faille française avec un tablier plissé, traversé par des brandebourgs en chenille perlés, que retiennent des appliques posées sur le panneau qui est en velours. Au bord opposé, la jupe est plissée de cinq plis; sur ces plis passent des pattes en velours arrêtées dans des boucles. Les lés de derrière sont unis et reçoivent une tunique gracieusement drapée de plis étagés. Corsage en faille, genre petite veste, s'ouvrant sur une chemisette tendue en velours, cernée, d'un seul côté, par un revers en velours duquel partent trois pattes qui coupent en biais la chemisette et passent dans une boucle. Deux brandebourgs sous le revers. Col droit et parement en velours. Col et poignet en batiste. — Chapeau en feutre gris. Passe très avancée drapée de velours capucine foncé; derrière, touffe de plumes. — Boîte en chevreau brillant. — Gants de Suède.

Costume en diagonale unie



et diagonale à rayures peluche réséda clair et foncé.

Jupe en diagonale à rayures, et tunique unie relevée très haut par un fer à cheval; de là, la tunique retombe en longue pointe aiguë. Derrière, elle descend en spirale et laisse voir le tissu à rayures; la tournure est modérée. Corsage à postillon et revers-chemisette rabattant sur le côté droit, se ferme droit jusqu'à la taille et de là en biais, ainsi que l'indique une rayure foncée rapportée au bord; sur cette partie qui forme une pointe sont posées en biais quatre petites traverses faites de la rayure foncée. L'étoffe du revers est mise en biais. La manche est prise dans une patte arrêtée de chaque côté de la couture intérieure par un bouton, de plus une rayure foncée s'enfuit en biais au-dessus; col et poignet en toile. — Bottes en chevreau mat. — Gants de Suède. — Capote en dentelle perlée assortie à l'étoffe du costume, des ailes en aigrette.

Costume en tissu uni et rayé garni de galon avec perles en bois, de madame Berger, 72, rue Blanche.

CHRONIQUE



DEPUIS ma précédente visite — elle remonte au mois dernier — nous avons subi ce que j'appellerai en langage de marin l'évitage de la saison. Avez-vous jamais passé la nuit dans un navire mouillé en rade? Le soir, par le sabord de votre cabine, vous aperceviez la ligne de feu des lumières du port et le phare de l'entrée, dardant jusque sur votre couchette les éclairs réguliers de sa lentille. A votre réveil, le lendemain, changement à vue! vos yeux ne découvraient que « l'humide horizon » tacheté de voiles blanches. Que s'était-il passé? rien que de très ordinaire. Le courant de marée avait tourné; le navire avait évité sur ses ancres; sa proue regardait le nord au lieu

d'être tournée vers le sud; cela s'était fait sans bruit, durant votre sommeil, et, le matin venu, tout vous paraissait métamorphosé.

Chaque année, à l'automne, j'éprouve une impression du même genre, l'impression d'une métamorphose subite dans ce que j'appellerai le paysage parisien. Un beau jour je m'éveille constatant que le couvrepied devient nécessaire et qu'il est temps de faire une visite à l'armoire où dorment les robes quittées en mai. Ce même jour, je suis toute surprise de trouver, devant la Madeleine, quelques coupés de maître stationnant. Sur le boulevard, je découvre, plaisir oublié depuis des mois, une, deux, trois, dix de ces toilettes qui nous frappent à cent pas au milieu d'une foule, nous autres Parisiennes, de même qu'un seul mot de

la langue maternelle nous fait dresser l'oreille dans la cohue cosmopolite d'un hôtel de Suisse. Le soir, au théâtre, je vois la porte d'une loge restée vide jusqu'à dix heures s'ouvrir et donner passage à deux femmes et à deux hommes qui entrent là comme chez eux, c'est-à-dire sans plus d'affectation, de *self-consciousness*, que s'ils étaient seuls dans la salle. Les hommes ne sont ni trop bien peignés, ni trop mal. Les femmes ont juste le chapeau qu'il faut, le corsage qu'il faut, les gants qu'il faut. Alors je me dis, comme si l'été avait dû ne jamais finir :

« Tiens, tiens, mais on commence à revenir ! C'est pourtant vrai que nous voilà en octobre ! »

Le lendemain, ma journée se passe à visiter les fourrures, à fuir, de chambre en chambre, ces ramoneurs perfectionnés qui sont à l'ancien *petit Savoyard* ce que la préposée au biberon qui allaite nos bébés aujourd'hui est à la *nounou* d'autrefois. Souvenirs d'enfance, arrêtez-vous, que je vous pique sur ce papier comme je piquais au mur de ma petite chambre le papillon aux ailes brillantes qui, les brouillards venus, me faisait souvenir du printemps.

Je le vois encore entrer dans la cuisine du château, ce *petit Savoyard* pour l'amour duquel j'ai eu le cœur gros si souvent. Il était quelquefois, j'en ai peur, d'Aurillac ou de Saint-Etienne, mais n'importe. Eût-il reçu le jour à Constantinople, c'était tout de même « le petit Savoyard ».

Il arrivait toujours, je ne sais pourquoi, claquant des dents et se dandinant avec la grâce d'un cocher d'omnibus descendu de son siège, régulièrement accompagné de « son maître », un gros homme à la face réjouie qui, je pense, était quelquefois son papa, tout simplement. Ce « maître » était de ma part l'objet d'une haine féroce. Invariablement, je l'accusais d'avoir volé l'enfant et de le rouer de coups pour le forcer à grimper dans des cheminées trop chaudes. Les coups me paraissaient aussi inséparables de la profession que la râclotte et la suie. Aussi tandis que, dans un coin, je bourrais de soupe le malheureux enfant qui, à mes yeux, était également censé mourir d'une faim perpétuelle (bien entendu, son maître ne lui donnait rien à manger), je m'efforçais de lui arracher l'histoire de ses malheurs, ce qui n'allait pas tout seul, attendu qu'il avait la bouche pleine, n'osant pas refuser, même au point de saturation, la nourriture dont je l'accablais. J'ai dû procurer bien des indigestions à ces infortunés, et j'ai toujours entendu dire que les indigestions de soupe sont particulièrement dangereuses.

Quand la soupière était vide, le petit Savoyard ôtait ses sabots, retirait sa veste noire et laissait voir une chemise non moins noire, ce qui excitait toujours mon étonnement, car il ne me venait pas à l'idée que cette chemise eût jamais été blanche. Alors l'enfant montait sur les épaules de son maître (oh ! le monstre !), s'engouffrait dans la cheminée et mon supplice commençait, car je me figurais toujours cet intrépide enfant, pris dans une partie étroite, ne pouvant plus ni monter ni descendre, et mourant de faim, entre ciel et terre, après une semaine d'agonie. Aussi, je me sauvais dans la cour, et là, le cou tendu, les yeux dilatés, le cœur me battant bien fort, j'attendais de voir la mèche du petit bonnet de coton émerger du

tuyau de briques. Quelle joie, quand la jeune tête avait paru, quand la chanson criée d'une voix claire avait retenti là-haut, comme un frais gazouillement d'alouette ! Quelle joie, surtout, quand la besogne était finie ! Très adroitement, tandis que son bourreau avalait un verre de vin — comme si de l'eau claire n'eût pas été mille fois trop bonne pour lui ! — j'emmenais l'enfant derrière un meuble et lui mettais dans la main une pièce de dix sous, en lui faisant signe de la cacher de son mieux. Avec ces dix sous, le petit martyr pourrait peut-être s'évader et regagner sa chaumière, de façon à ne pas passer toute sa vie à ramoner les cheminées, à être battu, et à ne manger que la soupe que je lui donnais deux fois par an. Car il ne m'était jamais venu à l'idée que ce petit Savoyard pouvait devenir cuirassier, ni, hélas ! qu'un jour viendrait où j'aurais les yeux un peu troubles à écrire sur ce papier les souvenirs du bon vieux temps et de la chère, chère maison où je ne retournerai plus.

Constance, ma mie, je vous y prends ! Vous êtes dans un de vos jours d'école buissonnière et ce n'est pas le moment, puisque les écoles sont à peine rouvertes.

Eh ! oui, elles sont rouvertes, ou plutôt elles se sont refermées sur tous ces malheureux des deux sexes qui, pendant quelques jours, ont rempli nos rues, suivant leurs mères avec cette démarche alanguie que donne la tristesse de la rentrée et surtout les orgies finales chez le pâtissier. J'ai toujours remarqué que les petites filles supportent bien mieux que les petits garçons la perspective de ce changement de vie. C'est que, malgré notre faiblesse corporelle, nous avons l'âme plus élastique. Pendant la guerre, cette supériorité m'a souvent surprise. Lorsque, au tournant voisin de la route, la colonne ennemie toute noire apparaissait, les villageoises tranquillement, faisaient rentrer la vache paisant dans le verger et recueillaient le linge mis à sécher sur la haie ; il ne faut rien laisser traîner en pareil cas. Les hommes — ceux qui étaient restés au village — ne montraient point, tant s'en faut, ce sang-froid stoïque. De même, ces jours passés, je voyais les collégiens cheminer sur le trottoir l'oreille basse et l'air morne. Les fillettes, au contraire, souriaient, regardaient les étalages, feignant d'être à cent lieues de la conversation quand un ami rencontrait leur mère, car elles devinaient bien qu'on allait parler d'elles.

« C'est à vous, cette grande personne-là ? »

— Hélas, oui !

— Savez-vous qu'elle est très jolie ?

— Vous trouvez ? Tant mieux, mon Dieu ? C'est si terrible d'avoir une fille laide ! »

Et quand l'ami ajoutait la phrase de rigueur :

« Tout de même, l'enfant ne sera jamais ce qu'est la mère ! »

Un éclair d'indignation dans les yeux de mademoiselle montrait qu'elle n'était pas sourde. Pour un peu elle eût riposté :

« Ecoutez un peu ce beau monsieur ! Je voudrais bien voir maman avec une robe et un chapeau d'uni-forme ! »

J'avoue que je n'aime pas beaucoup la laideur et le grotesque *voulus* des uniformes de couvent. La femme a l'instinct et le besoin de ce qui l'embellit. Si vous l'enlaidissez de parti pris durant plusieurs années, vous

ne faites que lui donner le désir furieux de se dédommager plus tard, de se réhabiliter, pour ainsi dire, aux yeux des autres, mais surtout à ses propres yeux, car les hommes croient bien à tort que c'est pour eux, principalement, que nous sommes coquettes. Les compliments que nous recueillons à droite et à gauche nous font plaisir; les seuls qui nous satisfassent vraiment nous viennent de notre miroir, mieux encore de de cette conscience féminine, infaillible, impossible à tromper sur le beau et sur le laid, comme l'autre sur le bien et sur le mal.

Il faut bien, d'ailleurs, que nous nous contentions, pour l'instant, des politesses de notre miroir. Depuis un mois, une phrase revient constamment dans les entretiens, à quelque genre qu'ils appartiennent : « Nous verrons après les élections ».

Les théâtres vous donnent des vieilleries ou des médiocrités. Quand daignera-t-on nous servir autre chose ? — Après les élections. — Le romancier dont le manuscrit dort chez l'éditeur voudrait bien qu'il s'éveillât ? — Après les élections. — Vos parents vous ont promis une visite ? — Après les élections. — Le mariage de votre fille traîne en longueur ? — Après les élections. — On vous doit de l'argent ? — Après les élections. — Vous en devez ? — Ça, payez, et tout de suite ; on a besoin de son argent en temps d'élections.

Car ce grand, ou plutôt cet insupportable mot : élections est une épée à double tranchant dans la main de ceux qui savent s'en servir. Tel candidat triomphe ? — Ah ! ah ! disent les journaux, nous vous l'avions bien dit. Nos amis tiennent la corde. — Le candidat est battu ? — Bon, cela ! disent les mêmes

journaux. Nous avons besoin d'une leçon ; la voilà donnée. Vous allez voir, maintenant.

Il en est de même pour les manifestations. Ces messieurs sont les plus forts ? L'émeute prend le nom d'allégresse bruyante des bons citoyens. — Ils sont battus ? C'est encore une émeute, mais, cette fois, elle devient la protestation indignée des partisans dévoués du pouvoir. — Dans un cas comme dans l'autre on casse les vitres et on lapide les sergents de ville, ce qui est bien agréable pour les vitriers, mais bien fâcheux pour les gardiens de la paix.

Aussi, je l'avoue, les élections ne me plaisent guère. La joie du peuple, comme la gaieté de l'ivrogne, ressemble trop à sa colère. Dans les deux hypothèses il faut s'attendre à du bruit et à des coups. J'avais le plaisir de dîner, un certain soir, tout près — beaucoup trop près — d'un journal qui avait porté sur les nerfs du peuple. Je n'ai jamais si mal diné de ma vie, mais tous les convives n'étaient pas de mon avis. La plupart s'étaient mis à la fenêtre et paraissaient s'amuser énormément à voir passer et repasser un drapeau suivi d'une foule convaincue, il faut le croire, que le jour de gloire était arrivé. Ce jour de gloire avait toutes les apparences d'une nuit obscure, si tant est que la nuit puisse avoir des apparences. On avait fermé les boutiques, sans doute pour jouer un bon tour aux vitriers ; le gaz municipal éclairait fort mal la scène et une pluie fine, rendant l'asphalte glissant, faisait tomber comme grêle les chevaux de fiacres, si bien qu'on aurait pu supposer que la mitraille avait passé par là. Dieu veuille que cette idée sinistre qui, alors, me traversa l'esprit, reste à tout jamais une vision imaginaire.

CONSTANCE.

ELENIZZA

(SUITE)



PAPATHOPOULO, le cher homme ! ne savait qu'une chose, c'est qu'il devenait le légitime propriétaire d'une belle personne, très fraîche, très rose, avec des cheveux blonds que le moindre vent ramenait sur ses yeux ainsi qu'une moisson d'épis mûrs sur des bluets. Il l'épousa en grande pompe. L'église Grecque regorgeait de foule et la jeune mariée semblait radieuse. Cependant quand elle passa devant son amie elle baissa les yeux comme si elle craignait d'y laisser voir son secret, qui était un regret suprême. Ce fut l'avant-dernière fois de sa vie que son cœur parla. Il y eut un repas monstre où le *baclayou* de kokona Marigho fit merveille. Le soir, au bal, on vit ce qu'on ne devait jamais revoir : la première société de Smyrne assise presque au complet, sur les banquettes des Léonidis. Tout en causant avec Elenizza, la nouvelle madame Papathopoulos trouva moyen de faire remarquer son carnet.

« Vous êtes étonnée, dit-elle, de voir encore les initiales de mon nom de jeune fille ? C'est un souvenir

auquel je tiens. Quelqu'un que vous savez m'a fait ce cadeau le premier soir que nous avons dansé ensemble. En vérité, son nom y est encore, écrit par lui-même. »

Sur les pages d'ivoire, la pauvre Elenizza, le cœur serré, put lire plusieurs fois : *Fernand Guichen*.

Depuis cette époque, sa santé qui avait résisté jusque-là devint chancelante. Il fallut consulter. Les médecins parlèrent de distraction et de changement d'air. Ils n'osaient pas en dire davantage, mais ils savaient plus ou moins à quoi s'en tenir car, Annetta n'avait pas eu sa langue dans sa poche et, dans tout Smyrne, on racontait que la nièce des Harrisson languissait d'une inclination malheureuse.

Voilà pourquoi, deux ou trois semaines avant cette fête de la Saint-Jean décrite plus haut, Elenizza fut confiée aux soins de madame Alexaki, sa tante de Constantinople. Cette fois-ci, comme bien d'autres, les médecins n'avaient pas eu la main particulièrement heureuse en fait de remèdes.

La malade obéit sans empressement mais sans répugnance. Une seule chose, dans ce déplacement, lui causait quelque plaisir : la pensée qu'elle retrouverait

(La suite à la page 140.)



COSTUMES INÉDITS

De l'exposition de M^{les} Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume de visite en faille française bleu gris et peluche. — Jupe en faille française ; de côté, pentes en faille à dessin velouté formant relief ; le milieu du tablier couvert par une pointe châle, joliment relevée, est plissé d'un large pli creux cerné d'un autre plus petit. Les lés de derrière en peluche sont plissés de plis creux qui tombent droit. La tournure est arrondie. Corsage à pointe avec un plastron en peluche qui finit en pointe ; col droit en faille française. A la manche un revers en faille pris extérieurement dans un ornement en peluche.

Costume de ville en vigogne Corinthe et même tissu broché de peluche havane clair. — Jupe en

vigogne ; au milieu du tablier un pli triple, au bas, une belle applique à gland en peluche ; une autre de chaque côté et, courant autour, à partir du pli, une bande de vigogne brochée. Polonaise en vigogne unie, les deux devants relevés irrégulièrement, celui de gauche forme un panier tandis que le côté droit dessine une draperie relevée de côté et descendant près du pof en une élégante spirale qui laisse voir une doublure de tissu broché, un revers en même étoffe au bord fuyant sur le tablier. Un plastron cerné de revers, le tout en tissu broché ainsi que la patte-poche, le col rabattu, les pointes-col du plastron et le parement de la manche.



Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, 2, rue de la Michodière.

Manteau à pèlerine en drap façonné ou bouclé, pour enfant de huit à dix ans. — Jupe plissée à un dos à peine cintré. La pèlerine très épaulée retournée sous les bras en façon de manches. Au contour, piqûres tailleur. Au milieu, motif en chenille. Prix, 40 fr.; 28 fr. de deux à quatre ans.

Robe anglaise en diagonale fine pour enfant de six à huit ans. — Taille moins allongée. Jupe plissée montée à un tour de taille caché sous une ceinture en velours. Le corsage vague avec une chemisette froncée crème à fleurettes loutre, cernée de revers fournis par le corsage rejeté. Col droit et poignet à la manche large et froncée, les deux en velours; 25 fr.; 20 fr. de deux à cinq ans.

Robe anglaise en bure crème, garnie de velours grenat. — Blouse serrée à l'encolure par plusieurs rangs de fronces et sous la taille par trois rangs; le dépassant fournit un bouillon qui tombe sur la petite jupe plissée montée au bas de la blouse. Cette jupe est

plissée de plis creux, sur le dessus desquels court un velours grenat. Nœud de côté. Col droit et poignet de la manche en velours. Béret grenat avec une cocarde fixant deux plumes-couteau; 30 fr.

Manteau en drap uni gris, pour enfant de cinq à sept ans. — Façon légèrement cintrée; se ferme droit et un peu de côté; trois plis couchés devant; piqûres à la manche et à la poche. Col rabattu, ceinture en peluche ou velours. Jolis boutons; poche à patte, 21 fr.; 20 fr., de deux à quatre ans.

Costume en gros lainage canevas bleu pour enfant de cinq à huit ans. — Jupe garnie de trois bandes de velours et plissée de plis creux; elle est montée à un très long corsage plat, orné d'un fichu froncé, lequel cerne une garniture de chevrons posée en plastron. Ces chevrons augmentent progressivement de largeur de la taille à l'encolure. Col droit; à la manche, revers garni de velours. Ceinture faite de deux rangs de velours arrêtés devant par un flot de ruban.

à Constantinople Annetta, dont le mari, depuis six mois, était consul de Grèce dans la capitale de la Turquie.

Etrange erreur que cette amitié! Mais il est de ces cœurs de femme pour qui le bourreau deviendrait un ami si, avec lui, elles pouvaient parler de l'être qu'elles chérissent.

XVIII

Pour des motifs bien différents, mais avec une impatience presque égale, Annetta et Fernand comp-taient les heures ce jour-là, en attendant le moment du rendez-vous fixé la veille sur la terrasse de l'ambas-sade de France.

Chez la jeune femme, la curiosité dominait. Jamais elle n'avait compris cette rupture soudaine entre le docteur et Elenizza, car il y avait eu véritablement rupture; la chose, pour elle, n'était pas douteuse. Mais alors, pourquoi revenait-il, après deux ans passés, près de celle qui avait été sa fiancée? Qu'il y revint de propos déterminé, voilà ce qu'elle ne mettait pas en ques-tion et si quelqu'un, en sa présence, eût affirmé que Fernand croyait encore mademoiselle de Montureux à Smyrne, elle eût haussé les épaules. Allaient-ils donc renouer? Tout sentiment à part, cette perspective n'a-vait rien d'agréable. A moins d'être une sainte, on éprouve quelque secret plaisir à voir dans l'abandon et dans les larmes une amie qui, jadis, ne vous invitait pas à ses bals. Et, certes, en matière de ressentiment, Annetta Léonidis avait déjà fait voir qu'elle n'était pas une sainte.

Mais ce qui ne l'occupait guère moins que la curio-sité, c'était l'occasion agréable de montrer à Guichen quelle femme elle était devenue. Et, pour lui rendre justice, dans ce plaisir qu'elle se promettait, la coquet-terie avait moins de part que l'ambition satisfaite. Quelle ineffable volupté, pour ce papillon aux couleurs brillantes, d'étaler aux yeux de celui qui l'avait connu chrysalide, l'or et la pourpre de ses ailes toutes neu-ves! Quelle revanche à prendre de la petite maison de la rue des Roses, de cet affreux tandour si bourgeois, des savates de Garoufalia, des recettes de ménage de kokona Marigho et même... Ah! Dieu! elle respectait ses parents; mais, quand on a vu le grand monde, Démosthène et Doudou semblent des noms bien ridi-cules!

Fernand, lui, ne pensait qu'une chose : Tout à l'heure je vais savoir ce qu'elle est devenue.

Quoi! dira-t-on, jamais il ne s'en était informé? Non, jamais. Il faut comprendre ce caractère complexe, mélange d'énergie et de fatalisme, tenant à la fois du chevalier Chrétien qui traverse les mers pour son Dieu et sa dame, et du rêveur Hindou attendant, couché dans la poussière, la roue du char sacré. L'idole cruelle de l'Impossible avait passé sur lui et l'avait broyé; puis le silence s'était fait dans sa vie. A quoi bon question-ner? Quelle réponse pouvait-il attendre? « Elle vous a oublié? Elle vous pleure? Elle vous maudit? Elle est mariée? Elle est morte? Elle est... folle comme sa mère! »

A toute question faite par lui, la réponse ne pouvait

apporter qu'une certitude douloureuse. Mieux valait encore ignorer!

Mais, maintenant, bon gré, malgré, la certitude allait jaillir. Il alla au rendez-vous, troublé jusqu'au fond du cœur, se demandant quel genre de supplice l'attendait. Depuis l'heure fatale de son départ de Smyrne jamais émotion semblable n'avait agité tout son être.

A la porte de la résidence d'été de M. le consul de Grèce, Fernand trouva, dans la personne du kawas, une des manifestations les plus chères à Annetta de son opulence et de sa dignité nouvelles. C'était un homme de cinq pieds six pouces, au profil accentué, vêtu ce jour-là, par les ordres de sa maîtresse, de son costume le plus splendide. Sa redingote ou plutôt sa tunique sans manches, serrée à la taille et froncée comme une jupe, toute constellée de broderies d'or, s'ouvrait sur un habit de dessous en laine blanchâtre, dont les manches sortaient par les ouvertures de la dal-matique. Les jambes prises dans une culotte bouton-née sur le dehors de la cuisse, se terminaient par des guêtres montant au genou, à la façon de celles de nos anciens grenadiers. Sur la tête, un bonnet très bas, en laine noire brodée d'or, était crânement rejeté en arrière et laissait voir une frange de cheveux bouclés. Mais ce qui, surtout, donnait une haute idée de la richesse de la maison, c'était la ceinture d'argent du Croate, supportant tout un arsenal de pistolets et de poignards qui, d'après leurs incrustations, devaient avoir coûté un bon prix. Il eût rougi d'indignation, ce colosse éblouissant et superbe, si la pauvre Gorou-falia lui eût proposé de cirer sa chaussure!

Sans dire un mot, le kawas s'inclina en portant la main à son front, puis il précéda Guichen, lui faisant gravir un escalier grandiose et le guidant à travers une enfilade de salons un peu nus, pour le goût Euro-péen, mais d'une grandeur et d'une élévation pleines de majesté.

Enfin le docteur fut introduit dans le boudoir d'An-netta.

C'était un « boudoir » en effet, et même aussi Pari-sien que possible, car la jeune femme avait le défaut de la plupart des Levantines (n'allez pas les appeler de ce nom en leur parlant; elles vous arracheraient les yeux) : en tout, elle singeait Paris, au lieu d'appli-quer, en les perfectionnant, les idées du luxe Oriental. Dans ce réduit meublé avec un luxe criard qui eût fait pâmer d'aise une bourgeoise du quartier de l'Euro-pe, madame Papathopoulo trônait, vêtue d'un cos-tume digne du cadre qui l'entourait.

Peignoir de léger foulard bleu brodé à la main de fleurs voyantes, bas de soie roses, souliers de satin noir, gants clairs montant plus haut que le coude, une profusion de bijoux et, sous prétexte de sieste inter-rompue, les cheveux blonds flottant sur les épaules, rien ne manquait à l'ensemble.

« Pardonnez-moi, fit-elle en se soulevant de sa chaise longue. Après cette nuit trop courte j'ai dormi, tantôt, plus qu'à l'ordinaire. Je ne pouvais avoir, soyez en sûr, un plus agréable réveil. »

Fernand serra les doigts roses que la belle dame lui tendait. Puis il s'assit, avec une émotion dont elle s'attribua l'honneur, ce qui était s'approprier le bien d'autrui. Mais, parfois, la plus avisée se trompe.

« C'est à moi qu'il faut pardonner, répondit-il poliment. Je crains d'être venu trop tôt. Vos usages du Bosphore me sont encore inconnus car, je vous le disais, c'est à peine si nos chaudières sont refroidies.

— J'espère bien que votre amitié n'a pas fait comme vos chaudières, » dit Annetta en riant.

Maintenant elle visait à l'esprit et commençait à passer pour en avoir, ce qui vaut encore mieux, la plupart du temps, que d'être spirituelle.

« Je n'oublierai jamais mes bons souvenirs de Smyrne, dit-il gravement. Parlez-moi de tous ceux que j'y ai connus, de vous, d'abord, et de vos parents. »

Quand la jeune femme eut raconté, comme la chose la plus naturelle du monde, les ravages opérés par ses charmes et le couronnement du martyr de Papathopoulo « un bien excellent homme, après tout », quand elle eut ajouté plus brièvement quelques détails sur sa propre famille, Guichen fit l'effort préparé depuis longtemps et demanda :

« Dites-moi maintenant ce que deviennent les Harrisson et leur nièce. »

Il avait parlé le plus tranquillement qu'il avait pu, mais sa voix tremblait, et Annetta n'aurait pu manquer de s'en apercevoir si elle n'eût été, elle-même, confondue par un immense étonnement. Elle fut d'abord sur le point de s'écrier :

« Comment! vous ne savez pas qu'Elenizza est ici! »

Mais la curiosité la rendit maîtresse d'elle-même. Était-ce possible? Fallait-il croire qu'en effet il ne savait rien et qu'il se trouvait par pur hasard à Constantinople? Le souvenir d'Elenizza était-il sorti du cœur de Fernand? Allait-il maintenant avoir des yeux pour la femme mariée qui, jeune fille, n'avait pu attirer ses regards? Qui sait? Les hommes, dit-on, donnent de fréquents exemples de ces anomalies.

Enfin, quelle que fût la vérité sur tous ces points, rien ne pressait de dire que mademoiselle de Montureux était, en ce moment, à une portée de fusil du boudoir où ils causaient. D'ailleurs, si Fernand jouait la comédie, Annetta voulait se donner le plaisir de lui montrer qu'elle n'était pas dupe. Dépliant son éventail avec une moue d'enfant gâtée, elle dit :

« Ainsi, je n'aurai pas même la satisfaction d'avoir occupé votre première visite à moi toute seule! Depuis un quart d'heure vous m'écoutez avec politesse, mais en retenant à grand peine la question qui vous brûle les lèvres. Eh! bien, cher monsieur, les Harrisson vont bien. James est un peu plus riche, Athina un peu plus grasse, voilà tout. Quant à leur nièce, je n'ai qu'une chose à vous dire : est-ce que, par hasard, vous me prenez pour une sotte? »

C'était la seconde fois que Fernand voyait sur la physionomie d'Annetta cette expression vraiment méchante qui s'y lisait alors, car, à mesure qu'elle parlait, sa rancune l'emportait sur sa diplomatie. La déception du jeune homme fut grande, car il s'attendait à une conversation d'un autre genre. Il comprit qu'il voyageait en pays ennemi et répondit très froidement :

« Je ne vous ai pas crue sotte, mais je vous croyais bonne. Quel mal vous a-t-on fait? De qui vous vengez-vous? Que vous manque-t-il? Dois-je me repentir d'être venu? »

Elle sentit qu'elle était devinée, et, faisant tous ses efforts pour rester maîtresse d'elle-même :

« Je n'en veux à personne. Mon premier mot a été pour vous engager à venir me voir, et je n'ai pas en ce moment — elle-même pourrait vous le dire — de meilleure amie qu'Elenizza. »

Elle baissa les paupières, mais trop tard pour intercepter l'éclair de haine qui jaillissait de ses yeux. Cet étranger qui avait fait, autrefois, souffrir si cruellement son cœur, la blessait maintenant dans ce qui dominait tout le reste : sa vanité. Il n'avait pas daigné faire attention à elle. Ni sa personne qu'elle savait embellie, ni sa toilette longuement soignée, ni sa coquetterie, ni son luxe n'avaient frappé le docteur un seul instant. Il n'avait eu, dès son entrée dans la maison, qu'une seule pensée, toujours la même! Comme si ce n'était pas assez de tous ces griefs, il ne put s'empêcher de répondre avec un amer sourire :

« Ah! madame, que Dieu garde moi et ceux que j'aime de certaines amitiés de femme! »

— Monsieur Guichen, vous faites fausse route, dit-elle en le regardant en face. Ou vous ne connaissez pas les femmes, ou vous vous méprenez sur ma valeur, soit comme alliée, soit comme ennemie. Mais m'avez-vous jamais attribué une valeur quelconque? Allez, vous changerez d'opinion un jour, peut-être.

— Je ne crois pas, dit-il en se levant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais tout le mal que peut causer une femme, même la plus incapable de faire du bien. »

Il salua et sortit, car il ne brillait point par la patience. A cette inimitié, déjà bien affilée, il venait de donner la seconde trempe.

Dans le vestibule il trouva le kawas qui l'escorta respectueusement jusqu'au caïque. Depuis le mont Tahtali Fernand n'avait pas vu tant de pistolets à la ceinture d'un seul homme, et cette pensée le rejeta plus que jamais dans les souvenirs d'une époque déjà lointaine. Il n'en sortit qu'en accostant à l'échelle du Pétrel. Comme il mettait le pied sur le pont, le matelot de garde à la coupée lui dit :

« Le docteur veut-il bien passer à l'infirmerie? Un homme est tombé de la grande vergue, tantôt, et s'est cassé la jambe.

XIX

Guichen, aidé de l'infirmier, venait de réduire la fracture et de placer l'appareil. Il ôta son tablier et se préparait à regagner sa cabine.

« Au revoir, Elenizza! » dit-il tout bas en cherchant des yeux le petit bouquet à sa place habituelle.

Depuis deux ans, n'importe sous quelle latitude, pas une seule fois il n'était entré dans son infirmerie sans adresser ce souvenir du cœur à la chère absente. Soudain il tressaillit et ses sourcils se froncèrent : les fleurs n'étaient plus là!

« Quelqu'un est entré ici en mon absence? demanda-t-il d'un ton rude qu'on ne lui connaissait guère.

— Personne, major, dit l'infirmier, à l'exception de moi-même et des hommes de quart qui ont apporté le blessé. Je parle d'aujourd'hui. Hier soir, ou plutôt

cette nuit, le commandant est venu ici avec une dame. »

Guichen serra les poings. Nul doute; madame Papathopoulo, dans sa tournée musicale, avait touché au *Pétrel* comme elle avait touché à l'ambassade de France. Mais comment avait-elle pu savoir la signification de ces fleurs et le prix que lui seul y attachait? Pourquoi les avait-elle dérobées? Par méchanceté ou par une espièglerie dont elle ignorait elle-même la cruauté?

Ainsi, même ce triste gage avait disparu de sa vie? Ce bouquet repris lui semblait d'un augure funeste.

Cependant le docteur voulait savoir comment les choses s'étaient passées. Il se rendit chez le commandant qu'il devait, d'ailleurs, mettre au courant de l'état du blessé et, son rapport fini, il mit la conversation sur la soirée de la veille.

« Ma foi! lui dit l'officier, si vous ne nous aviez pas faussé compagnie, vous auriez fait les honneurs de vos domaines à une charmante visiteuse.

— Vraiment? une compatriote, sans doute?

— Non; une Anglaise, je pense, à en juger par son accent. Cependant elle porte un prénom tout à fait grec. Comment diable déjà?... Attendez donc...

— Annetta, souffla Guichen.

— Non. Quelque chose comme Marüzza...

— Serait-ce Elenizza? murmura le jeune homme, la poitrine serrée par une émotion indescriptible.

— Juste! Elenizza. Quel joli nom, hein! Et, sans la flatter, elle vaut son nom. Quand vous aurez vu ces yeux-là, vous m'en direz des nouvelles. Car vous les verrez, mon cher, si le cœur vous en dit. Elle est ici chez les Alexaki, des parents que j'ai connus au Pirée, j'ai s.

— Elle habite Constantinople?

— En passant, pour sa santé, je crois. La pauvre n'est pas forte. Pour avoir monté et descendu quelques marches, j'ai vu le moment où elle se trouverait mal à l'infirmerie. J'ai peur qu'elle ne file un mauvais coton.

— Ah! mon Dieu! il ne manquait plus que cela! » dit Guichen sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut.

Lorsqu'il se retrouva, seul, dans sa cabine, il lui sembla que les deux années qui venaient de s'enfuir n'avaient été qu'un rêve. Il avait besoin d'un effort de sa raison pour se convaincre qu'il n'était pas sur le *Dumont-d'Urville*, en rade de Smyrne, à quelques encablures de la maison des Harisson. Ainsi, pour obéir aux ordres de son père, pour suivre les lois, plus inévitables encore, par lesquelles la nature protège l'avenir des familles, c'est en vain qu'il avait promené son sacrifice aux extrémités du monde. Pareille à ces courants irrésistibles auxquels cède la masse énorme du plus puissant navire, sa destinée le ramenait en face de l'écueil de son existence. Il avait fui la lutte et la lutte le ressaisissait, mais il ne se sentait plus la même force pour la soutenir. Une seule chose, sans qu'il voulût se l'avouer, avait donné à sa souffrance une sorte de calme: l'espoir qu'Elenizza oublierait. Elle n'oubliait pas; elle était malade, elle mourait peut-être!

Elle mourait à cause de lui! Qu'importait la volonté d'un père et toutes les sagesse du monde? Si les fatales prophéties de la science s'accomplissaient mainte-

nant, ne serait-il pas poursuivi jusqu'à son dernier jour par cette pensée:

« Heureuse avec moi, le mal ne l'eût pas prise! »

Alors, il songea que, peut-être, elle le maudissait depuis deux ans et il ne put endurer cette pensée. Sans perdre une minute il aurait voulu courir près d'elle, se jeter à ses pieds et lui dire:

« Oh Elenizza! chère bien aimée! ne me reprochez rien; ne me questionnez pas. Je ne puis rien vous dire sinon que je souffre le martyre depuis deux ans. Mais maintenant c'est fini. Je vous ai retrouvée et tout le reste disparaît, car il est écrit là-haut que vous serez ma femme. Je vous aime et je vous veux; venez! »

Les deux mains à son front brûlant, il réfléchit longtemps sur la meilleure voie à suivre. Il comprit que, de toutes les démarches qu'il pourrait tenter pour en savoir plus long, une seconde visite à madame Papathopoulo serait la plus raisonnable. C'était, il est vrai, s'humilier devant elle.

« Ah! s'écria-t-il, qu'importe! et qui sait quelles humiliations n'a pas subies, à cause de moi, ma pauvre bien-aimée? »

Le lendemain, à la même heure que la veille, il était à la porte d'Annetta.

Cette fois, il n'était pas attendu. Ibrahim, le kawas, moins brodé, portait quelques poignards de moins à sa ceinture. Mais c'était surtout la maîtresse du logis qui avait désarmé et, chose d'autant plus fâcheuse, elle n'avait pas défendu sa porte, n'attendant personne ce jour-là. D'ailleurs, si elle attendait quelqu'un, ce n'était pas, assurément, le visiteur qui l'avait quittée si fièrement, la veille.

C'était mal débiter. L'indiscret célèbre qui surprit Diane au bain en fut quitte pour une métamorphose, pénible, je l'avoue. Mais, après tout, la baigneuse n'était pas à son désavantage. Tenez pour certain qu'il eût roulé par terre privé de vie s'il fût tombé sur une déesse coiffée de la veille, chaussée de pantoufles, et vêtue d'un peignoir garni de dentelles fripées. Sous certains rapports, la belle Papathopoulo avait gardé ses habitudes smyrniotes.

Il faut bien peu de chose pour priver de son assurance une femme superficielle et médiocre. Si Fernand eût compris la situation, si, devinant le trouble où sa présence inattendue jetait cette fausse élégante prise au dépourvu, il eût renversé les rôles, tout autre eût été le résultat de l'entretien.

Annetta — les femmes ont sur nous cette supériorité redoutable — vit du premier coup que c'était un vaincu qui paraissait devant elle.

« Madame, dit-il, épargnez-moi. Je souffre trop pour pouvoir calculer ce qu'il faut dire ou ce qu'il faut taire. Hier, en causant avec vous, j'ai pu manquer non pas de respect mais de patience. C'est que, je vous le jure sur l'honneur, j'ignorais alors que mademoiselle de Montureux fût à Constantinople. Me croyez-vous? »

— Je vous crois, dit madame Papathopoulo. (Le mérite n'était pas grand: Elenizza sortait de chez elle). Mais je ne vois pas très bien...

— Ah! vous n'êtes pas, comme moi, torturée depuis deux ans par un doute cruel. Si vous êtes l'amie d'Elenizza, si vous avez pour moi quelque pitié, venez-nous en aide, à l'un et à l'autre. Montrez-nous

à chacun la vérité. Et d'abord, dites, que pense-t-elle de moi ?

— Mon Dieu ! fit Annetta, préoccupée tout à la fois de cacher ses pantoufles et de ne rien dire qui pût rapprocher ces deux êtres qu'elle détestait, mon Dieu !... mettez-vous à sa place !

— Alors elle me hait ?

— Oh ! cher monsieur, au bout de deux ans ! Ce serait une haine bien vivace, avouez-le. Elenizza, sans doute, a souffert ; je crois qu'elle souffre encore. Mais entre nous, la phase aiguë est passée. Comptez-vous la voir ? »

Cette question, posée d'une voix tranquille, jeta Fernand dans une consternation profonde. Elle signifiait tant de choses ! Ah ! pourquoi était-il venu à Constantinople ! Tout son espoir, tout son enthousiasme de tout à l'heure s'évanouit. S'il n'eût pensé remplir un devoir d'honnête homme, peut-être qu'il eût répondu : non.

« Je tiens à la voir, dit-il, mais où ? Je ne connais pas encore les Alexaki et d'ailleurs j'ignore si mademoiselle de Montureux consentirait... »

— A vous voir seul ? Pour une première entrevue, ce serait délicat, peut-être. Voulez-vous, demain, à la même heure, la rencontrer chez moi ? »

En défendant à ces deux êtres qui s'aimaient de se voir seul à seul, en empêchant le premier regard de leurs yeux, le premier cri de leur cœur, Annetta venait de faire un coup de maître.

Fernand la quitta en lui disant : à demain ; mais son cœur était glacé par mille pressentiments pénibles. A peine avait-il regagné son canot que madame Papathopoulo mandait Elenizza par un billet de trois lignes. *La jeune fille accourut, et la fausse amie, jouant le même rôle qui venait de lui réussir, essaya de semer le doute dans cette âme agitée. Mais elle n'y parvint qu'à moitié.*

« Voyez-vous, répétait doucement Elenizza, c'est un mystère. Il s'est passé quelque chose que j'ignore. Mais qu'il m'ait tout à fait oubliée, cela, non, je ne peux pas le croire, je ne le crois pas.

— Ce qu'il y a de sûr, je vous le répète, c'est qu'il vous croyait bien loin.

— Eh ! bien... j'aime mieux cela. J'ai mes raisons pour parler ainsi.

— Quelle femme extraordinaire ! Cependant vous m'avouerez que s'il était venu tout exprès pour vous, la situation serait différente.

— N'importe. J'aime mieux être sûre qu'il ne me savait point ici. Enfin ! nous verrons demain. »

Elle partit sans que son cœur courageux et fidèle eût livré son espoir secret, cette pensée qui ne la quittait pas depuis la veille :

« S'il m'avait oubliée, je n'aurais pas trouvé le bouquet à sa place. Que Dieu ait pitié de moi si je me trompe, mais je crois toujours.

XX

Elenizza et la partie adverse furent sur le point de se rencontrer, le lendemain, dans l'escalier de madame Papathopoulo. Elle avait cherché vainement, la chose lui paraissant plus digne, à être en retard. Lui s'était raisonné pour ne pas arriver en avance, n'ayant qu'un désir médiocre d'une nouvelle conférence intime avec la maîtresse du logis. En somme l'un et l'autre arrivaient à la seconde.

Voyez un peu à quoi tiennent les choses ! S'ils se fussent trouvés nez à nez dans le vestibule, tout différent eût été, j'en réponds, le résultat de l'entrevue.

Elenizza, entrée la première, pensait :

« Que je lui voie seulement certain regard que je connais, et je vais me mettre à sangloter de joie.

— Pourvu qu'elle me tende la main, se disait l'autre, je vais me mettre à genoux et baiser le bas de sa robe. Tant pis pour Annetta ! »

Mais Annetta ne l'entendait point de cette oreille-là. Son seul visage, tandis qu'elle se tenait debout entre ces deux êtres qui s'adoraient, eût rendu cérémonieux Chloé et Daphnis eux-mêmes. Elle leur indiqua lugubrement des sièges, à six pas l'un de l'autre. On eût dit qu'elle venait de les placer sur le terrain et qu'elle tendait à chacun d'eux un pistolet chargé jusqu'à la gueule, en disant :

« Courage ! nous avons un chirurgien dans la pièce voisine. »

« Mademoiselle, commença Guichen — ce mademoiselle valait une balle — je ne vous parle pas de l'émotion que j'éprouve, elle est assez visible. Mais vous ne saurez jamais ce j'ai souffert depuis deux ans, car vous n'avez pu le voir. »

Elenizza remua la tête sans rien dire. Ce mouvement signifiait :

« Et moi ? Croyez-vous que j'étais sur un lit de roses ? »

Madame Papathopoulo leva les yeux au ciel avec un sourire amer où on lisait :

« Tous ces beaux remords nous avancent beaucoup, vraiment ! »

Le pauvre Fernand sentit que le terrain manquait sous ses pieds. Il reprit, avec le découragement d'un accusé qui se sent condamné d'avance :

« Depuis vingt-quatre heures, depuis que je vous sais près de moi — car j'ignorais que vous eussiez quitté Smyrne — je peux dire que je ne vis plus. Et si j'avais eu le bonheur d'être là quand vous êtes venue sur le Pétrel... »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)



Costume en tissu Gobelin marine avec dessin capucine froncé.

Jupe avec une bordure à dessin et tablier drapé, l'étoffe disposée de façon à ce que le dessin fasse une quille au milieu; pan plissé derrière, accompagné de coques faites avec le dessin; le tout donne un pouf chiffonné. Corsage avec double basque rapportée fuyant à partir de la pointe; se perd sous les coques agrafées sur la pointe du dos. Devant, un étroit plastron à dessin, puis deux bandes terminées en pointe posées sur le corsage, qui les dépasse de deux centimètres; le tout suit le mouvement du plastron. Col droit. Manche ornée d'une suite de pattes étroites unies et brodées alternativement.

Costume en natté myrte orné de galon mousse, rouge et or très effacé.

Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en natté avec le milieu garni de chevrons en galon; un galon beaucoup plus large cerne cet étroit tablier et forme un angle pour tourner autour de la jupe. Petite draperie serrée au-delà des hanches avec de longs pans qui descendent en pouf et se pincement au bout par un nœud de ruban de satin. Le corsage est orné de chevrons en



Costumes de ville de l'exposition de mesdemoiselles Vidal,
104, rue de Richelieu.

galon et de revers en velours, découpés en deux pointes aiguës. Col droit. Parement à la manche ronde.

Mots Homophones.

Nombre mystérieux, puis encore adjectif
Et, dans ce cas, démonstratif.
Au féminin j'ai toute ressemblance
Avec une ville de France,
Dont le port est fort commerçant,

Surtout depuis que la piraterie
Disparut quand la France eut conquis l'Algérie.
Enfin voyez en moi l'un de nos ascendants,
Un ancêtre datant de quelques six mille ans.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4542, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Mantelet, première toilette (gravure n° 4540).
Visite en loutre, quatrième toilette (gravure n° 4540).

DEUXIÈME CÔTÉ

Confection en roulière, cinquième toilette (grav. 4540).—Corsage décolleté, toilette de bal, page 6 (Album d'Octobre).